

nes menteuses, qui s'était jeté, de bonne foi, dans l'erreur avec tout l'élan d'une jeunesse inexpérimentée, mais ardente, il allait mettre un zèle bien plus fervent encore, il allait mettre de l'enthousiasme à propager la vérité à présent qu'il la détenait. Mais si l'on trouve dans l'enthousiasme et le zèle le bonheur qui vous convient, on y trouve rarement la paix, car elle trébuche, le long de la route, sur trop d'obstacles imprévus.

On n'aime pas également toutes les conversions ni tous les convertis, disait très justement dans la *Croix* M. José Vincent, lors de la parution des *Rubis du calice*. Il est des conversions insuffisamment humbles...

Beaucoup, en effet, loin d'être humbles, sont terriblement orgueilleuses et ostentatoires et "agaçantes pour les fidèles du divin bercail". On en trouve en tout temps dans la république des lettres. Il en va de certains convertis comme de certains "rescapés" qui, toute leur vie, tirent une gloire tapageuse du danger couru et vont partout frappant sur leur poitrine: "C'est moi qui ai failli mourir. Regardez-moi bien: je suis vivant." Retté, au contraire, ne songera plus qu'à rompre avec les gens du siècle ("je suis détaché de leurs passions et de leurs haines"), à se corriger de ses vices, à expier et à servir.

Il faut lire son dernier livre, *Les Oraisons du silence*, pour saisir à quel point la rupture fut totale. Mais il faut lire *Sous l'Etoile du matin*, *Lettres à un indifférent* ou *Quand l'esprit souffle*,⁽³⁾ pour comprendre ce que furent, selon l'expression de M. Marius Boisson dans son article de *Comoedia*, le drame de sa vie intérieure et son sacrifice. Ceux qui ont mérité sa confiance, ceux qui ont eu la patience de le suivre en pensée dans ses pérégrinations et qui ont percé le secret de son existence austère, dénuée, errante, sont renseignés. On ne balaye pas en un jour les cendres d'un passé vieux de quarante ans. Il avait le droit d'affirmer:

Je puis en faire le serment d'une conscience sans nuages, jamais mon âme, imprégnée de toi, Seigneur, n'a connu la nostalgie du passé.

La nostalgie, non; mais les tentations, si: elles sont longues à lâcher leur proie. Il les repoussait avec acharnement; il déployait dans cette noble guerre d'embûches et de corps à corps toute l'énergie qui naguère avait été la sienne dans des batailles d'un autre ordre; et il remportait la victoire. Au terme de sa vieillesse, lui qui avait conservé l'habitude de fumer, et dont une cigarette restait l'unique et innocent plaisir, il renonça au tabac pour obtenir le salut d'un médecin athée; et

il tint strictement parole, mais au prix de quels efforts! Trois ans plus tard, peu avant de mourir, il avouait en riant:

— Non, non, ce n'était pas une simple habitude, elle me tient aussi dur aujourd'hui qu'autrefois.

On devine par ce détail ce que dut être pour le libertin, le buveur, le jouisseur impie qu'il avait été, le changement de mœurs qu'il s'imposa par la violence et sans jamais un fléchissement.

Il avait désormais Paris en horreur. Rien ne l'y attirait plus, pas même ce qui avait été et ce qui demeurait l'un des pôles d'attraction de son esprit, l'art, la beauté, la poésie. La beauté, il était certain de la rencontrer partout; la poésie, il la cultivait en soi; l'art, il s'en détournait maintenant. Il ne portait plus d'intérêt à la littérature que dans la mesure de ses contemporains. S'il continuait à la pratiquer, c'était moins en écrivain qu'en penseur, en mystique et en hagiographe. Ses rares essais proprement littéraires forment deux volumes de souvenirs, l'un sur *Léon Bloy*, l'autre, intitulé *La basse-cour d'Apollon*, sur une poignée de gens de lettres qu'il juge sans animosité comme sans ménagements, avec une impitoyable clairvoyance. Ses pages sur Barrès sont définitives, et tout catholique digne de ce nom les applaudira.

Une attitude aussi indépendante devait fatalement lui valoir des inimitiés, voire des haines, et il le savait:

Le motif pour lequel pas mal de chers confrères me honnirent, je crois que le voici: quand je publie, je ne cherche ni à leur plaire ni à leur déplaire; je ne pense qu'aux lecteurs non professionnels. De plus, j'estime qu'il y a beaucoup de choses aussi intéressantes que la littérature, et beaucoup de gens plus intéressants que les littérateurs. Les façons de penser et les manières d'agir de toute ma vie viennent à l'appui de ces deux évidences. Mais la littérature contemporaine, qui se tient volontiers pour l'ombilic de l'univers, ne l'admet pas.

Et il se consolait, comme de toutes ses misères, par la confiance en Dieu:

Quand les hommes vous maudissent, c'est alors que Dieu vous bénit.

La majeure partie de son oeuvre chrétienne, qui est abondante, se compose de récits de pèlerinages, de vies de saints ou de recueils de méditations: *Un séjour à Lourdes*, *Dans la lumière d'Ars*, *Le soleil intérieur*, *Sainte Marguerite-Marie*, pour laquelle il avait un culte spécial, ainsi que pour sainte Thérèse d'Avila, *Les rubis du calice*, *La maison en ordre*, etc., jusqu'à ces *Oraisons du silence* qu'il craignait de ne pouvoir achever tant il était épuisé par le mal, et qui se terminent par une si belle et si touchante invocation:

Aie pitié de moi, Seigneur, aie pitié de moi selon ta patience et ton inlassable bonté.

Efface de mon âme jusqu'au moindre vestige des doc-

(3) *Quand l'esprit souffle* est plus particulièrement consacré à Huysmans, mais il y avait plus d'un point commun entre Huysmans et Retté.